

...cette profession où les fautes se paient très cher.

- Dis donc, Loule ! Qu'est-ce que c'est cette histoire de la Vieille Chapelle et des Goudes ?

- Rien de grave, Rémo ! Seulement deux connards qui ne veulent pas comprendre que les temps ont changé.

- Je n'aime pas ça ! Je préfère que tu restes en ville. Laisse les deux vieux avec leur petit business. Là-bas, nous ne sommes pas chez nous.

- Oh ! C'était juste pour me faire un peu de fric.

- Il n'empêche ! Du fric, il y en a et tu as tes gonzesses. Règle-moi ça au plus tôt. Ces deux-là, je les connais, ils ne peuvent que nous apporter des emmerdes et nous avons mieux à faire. Tu as compris ?

- OK, pas de problème.

- Autre chose ! L'hôtel particulier de la rue des Abeilles, c'est dans la poche. Les travaux commencent demain. Dans un mois, toi et le jeune, vous pourrez installer ces dames.

A l'annonce de la nouvelle, Robert éprouve le sentiment que tout va réellement commencer. Rémo, le metteur en scène, vient de taper les trois coups, du style...

“ Mesdames et messieurs, tous en scène, c'est parti ! ”

Jusqu'ici, Robert étudiait les autres personnages, faisait le tour de leurs sentiments, s'adaptait aux impératifs des rôles de chacun, prenait son temps, procédait à quelques retouches, si l'on peut dire ! Il était encore maître de son jeu. L'échéance semblait encore loin puisque inconsciemment il la repoussait. Dans ce théâtre, où il joue depuis toujours, il se pénétrait de son nouveau rôle. Il se sécurisait, se persuadait, car pour la première fois, il allait interpréter un nouveau personnage, inconnu dans son répertoire.

C'était la période des répétitions.

Mais dans cette tragédie, dépourvue de sursis, il n'y a pas de générale. Il faut s'afficher, bondir de derrière les décors, jouer avec les partenaires face à un public qui voudra tout voir sans rien payer, face à ces observateurs qui ne manqueront pas de réagir selon sa prestation. Sans oublier ceux qui resteront dans la coulisse, prêts à l'épauler à la façon des chasseurs qui tirent un lapin. Ici il est connu. On l'attend, telle la vedette de qui on espère beaucoup, toujours plus. Il se souvient

de ce que disait Clairette au sujet de certains chanteurs d'opéras. En entrant sur scène, ils savaient qu'au poulailler des grincheux avaient apporté des tomates. Elle racontait cette anecdote avec saveur, comme un grand moment lyrique. Il paraît que Marseille était réputée pour cela. Par contre, dans ce théâtre du haut de la Canebière, le climat est moins savoureux. Les tomates peuvent devenir pruneaux et ils ne seront pas d'Agen !

- Alors, mec, on va s'organiser. Je ne mets que Betty rue des Abeilles. Elle a des clients tranquilles qui rêvent de l'ancien temps où ils s'amusaient dans un claque.

- Tu crois qu'il y a des nostalgiques pour les maisons closes ?

- Tout juste ! Et j'ai décidé d'y fourrer Gina, celle que tu m'as passée. Je vais la mettre gentiment au tapin. Une maison avec un peu de matériel, ça sécurise. Les clients aiment bien et les filles sont plus détendues que sur le trottoir.

- Tu m'étonnes ! Il y avait une maison en bas de la rue Curiol. Ma mère l'a connue, elle servait au bar.

- Au fait ! Elle pourrait nous donner un coup de main, ta mère. Comment vous êtes tous les deux ?

- T'es pas fou ! Pas question. Laisse ma mère en dehors de tout ça, il ne faut pas tout mélanger.

- Pour ce que j'en disais ! Et la petite de Fleurette ? Elle a l'air à point. Tu es bien équipé mon salaud !

- Elle non plus, ne touche pas à ça !

- C'est à toi de décider, mais ne traîne pas. Tu sais, les gonzesses, si elles t'ont à la bonne il faut en profiter. Tu as un joli troupeau par ici. Tu pourrais en maquer quelques-unes.

- Je sais, mais je ne veux pas racoler des filles dans le quartier.

- Tu as raison ! C'est aux gonzesses de racoler ! Toi tu n'es pas en carte !

- Je vois que tu es en forme, Loule !

- Il le faut bien. Nous avons le Rémo derrière nous. Il ne faut pas le décevoir. A Bordeaux je n'ai pas eu la même chance. Celle-là je ne vais pas la laisser filer.

- Oui, alors il faut que tu fasses attention. Je suis là aussi pour aider à ton installation ...

- A notre installation !

- Oui, si tu veux, on peut voir comme ça, mais c'est de toi qu'il s'agit en premier. Au fait ! Tu ne m'as rien dit de ta virée jusqu'aux Goudes. L'autre matin, Amédée m'a branché à ce sujet. Il faut que tu saches qu'il est cul et chemise avec les deux de là-bas.
- Qu'est-ce qu'il a à foutre là-dedans, ce con ?
- Devine ! Il sait que Rémo veut le pousser du côté où précisément il ne veut pas tomber.
- Je n'ai rien demandé. C'est Rémo et la Germaine de Bordeaux qui m'ont proposé de venir ici. Alors, Amédée, je l'emmerde !
- N'empêche que les deux autres n'ont pas mis longtemps à t'identifier et Amédée a sauté sur l'occasion pour rappeler qu'il n'est pas encore mort. Tu piges ?
- Bien sûr que je pige, Rémo m'en a parlé aussi, les informations vont bon train ici !
- Oh, tu sais, nous sommes dans un petit village.
- Oui, eh bien ! Je vais te les faire danser, ces vieux cons ! Je vais leur apprendre que je n'aime pas qu'on me chatouille l'existence ! Je te mets au parfum sur ce qu'on va faire avant deux jours.

Deux jours plus tard, il ne s'est rien passé. Loule n'a jamais eu grand chose dans la cervelle, et pour ce qui est de résoudre une affaire, il excelle dans la petitesse du pois chiche qui lui sert de cerveau ! Il est loin le temps de la communale où son avantage physique lui suffisait pour régner sur la cour. Aujourd'hui, lui aussi joue dans la cour des grands. Robert tient en main sa revanche puérile au sujet de la gifle et des billes écrasées. Bien que cette raison soit devenue mineure dans son projet, il n'est pas mécontent que Loule commence à avoir des ennuis qu'il s'ingéniera à favoriser en douce. Cet imbécile a commis sa première erreur. Amédée est une vieille lame sournoise qui agira dans l'ombre. Les deux lascars des Goudes vont gratiner à Loule un plat de leur composition. Quant à Rémo, il n'est pas content. Tout cela n'est pas bon signe pour la promotion du héros de la communale. Reste la lutte contre la prostitution, cela est une autre affaire. La lenteur de Loule est profitable à Robert car il ne sait pas très bien comment s'en tirer. Pris au milieu de tirs croisés, il s'agit de jouer au plus fin avec des personnages qui précisément ne le sont pas. Il ressent comme un cercle mal intentionné qui se resserre autour de lui. Ce sont des partenaires malveillants, surtout imprévisibles.

Il se souvient de la plaidoirie de Guy au sujet des proxénètes. C'était un matin, bien avant qu'il décide sa folle entreprise, quelques jours après que Fleurette eut reçu la visite d'Amédée.

Clara était absente. Ce fut une des rares fois où l'amant de sa mère a joué, en quelque sorte, le rôle de père à son égard.

- C'est ainsi dans le milieu, disait-il. Souvent, les cerveaux ne sont pas très évolués, et pour cause, sinon ceux qui se vantent d'être des hommes ne vivraient pas de cet esclavage. Et, par voie de conséquence, surtout s'il y a des horribles, des méchants, au moindre petit accroc, tout le monde décide que l'honneur est en cause et les règlements de comptes s'enchaînent inexorablement. On ferraille vite ! Tous les coups sont permis. Les plus sournois, les plus expéditifs, effacent l'adversité par la disparition pure et simple de l'autre. Il n'y a pas plus inoffensif qu'un mort.

Guy avait un visage grave en ajoutant...

- En taule, je les ai entendus mille fois le répéter. Ils sont prêts à faire n'importe quoi pour surnager dans leur eau trouble. Pour eux, la solution radicale c'est l'élimination.

Sans attendre l'approbation de Robert, il avait poursuivi, comme pris d'une passion à vider son sac.

- Leurs explications en ferrillant, incompréhensibles du monde extérieur, toujours à huis clos, peuvent, à la rigueur être arbitrées par le parrain, cette sorte de grand prêtre. Quoique lui aussi, doive ses raisonnements à l'habitude, à la longévité dans le business. Evidemment, pour accéder à sa position, il a su saisir les opportunités, mettre en place des actions décisives en éliminant les gêneurs, être arrivé au bon moment, mais plus simplement, selon la formule consacrée, il les avait plus dures que les autres !

- Plus dures ?

- Oui, c'est l'expression courante chez eux. Pour comprendre, il faut admettre que dans le milieu les usages sont faits de règles fuyant le monde dit normal. Elles sont marginales, écrites dans un grand livre qui n'existe pas. Les proxénètes sont avant tout des voyous qui ne connaissent qu'une chose, l'argent facile.

Ils glissent dans la marginalité, la clandestinité, sans même s'en rendre compte. Ils s'y vautrent par simple soif de bénéfices vite réalisés. La glissade est facile, fascinante, valorisante, puisqu'ils se trouvent positionnés dans une société où l'argent coule à flots. Sécurisés, surtout lorsqu'ils sont en bande, ils affrontent des situations folles, dépourvues de sens humain. C'est pour ça qu'ils dégainent facilement. L'aventure est tentante et, réduire en esclavage des êtres plus faibles devient la condition sine qua non à leur désir. Certains arrivent même à se persuader que cet état est naturel. Ils n'ont rien provoqué, c'est la fille qui s'est prostituée pour eux ! Tu imagines ! Ce sont des faux-culs professionnels. Quoique quelquefois, ils n'aient pas tout à fait tort, il y a des filles qui plongent pour eux, mais c'est plus compliqué que ça. A leurs yeux, ils sont des innocents qui, s'ils avaient un peu d'humour, porteraient plainte pour avoir été violés.

- Tu as raison ! Ils ne manquent pas d'air.

- Et comment ! Mais ils confondent rapidement la soumission de la femme avec le soutien qu'ils leur proposent. Les deux partenaires n'ont pas le même objectif. Dire d'un proxénète qu'il est souteneur, il n'y a rien de plus mensonger. Ils soutiennent surtout leur gagne-pain. Pour un appui, on peut trouver mieux !

- Mais il n'y a pas qu'eux en cause.

- C'est vrai ! Il est certain que toute personne qui obtient des bénéfices venant de la prostitution, et qui le sait, peut être classée proxénète. C'est la loi ! Curieuse définition suscitant des questions qui demeureront sans réponse. Depuis le temps ça se saurait !

- Il y en a certainement au moins une quelque part !

- Comment veux-tu que les choses bougent si en haut rien ne se passe ? Il y a trop de fric en jeu. Ecoute ! Comment classer un pays qui dresse des procès-verbaux en cas de racolage ?

Cet argent émane de la prostitution. Il sert à l'état, donc à la population et tout le monde en connaît la provenance. Par conséquent nous sommes tous des proxénètes. La majorité d'entre nous se donne bonne conscience. La prostitution, ce n'est pas notre affaire...c'est un mal nécessaire etc... Tu comprends, à tort ou à raison, ce sont nos mœurs. Nous acceptons depuis longtemps qu'il est logique, presque obligatoire, d'amuser l'adolescent en l'envoyant aux putes ou de

permettre aux hommes de se libérer sexuellement dans l'anonymat. Nous sommes tous concernés.

- D'accord ! Mais le proxo est le plus minable, non ?

- Evidemment ! Le barbeau est celui qui est au plus près de la source de production. Le premier servi, il reste le pivot du système, l'artisan besogneux si l'on peut dire.

- L'artisan ? Tu as de ces mots !

- Eh oui ! Parce qu'il reste les coups à faire en douce. Ceux qui sont plus ou moins bien organisés, la cambriole, le racket, les mises à l'amende, et certaines explications musclées de façon à défendre son territoire. C'est un boulot, tu sais ! Il faut avoir une certaine trempe de bagarreur. Tout cela use le bonhomme qui a besoin de s'éclater en dépenses inconsidérées. De la sorte, ses protégées, celles qu'il soutient, doivent redoubler d'activité. Même lorsqu'il est en congé, dans la maison de repos aménagée sous les pins, sur la route de Sormiou, tu connais ? ...Aux Baumettes, j'en ai vu plusieurs là-bas. Bon nombre d'entre eux ne savent pas gérer leur patrimoine bien qu'ils aient des projets pour plus tard. Rares sont ceux qui les réalisent d'ailleurs, car il y a peu de retraités dans la profession ! Pour un peu, ils seraient à plaindre. Les temps sont durs !

Curieusement, Robert retrouve les mêmes arguments que l'épicier arménien. Il est évident qu'il ne se reconnaît pas dans ce profil de souteneur. Tout au plus copie-t-il des attitudes, des gestes, qu'il s'efforce de rendre naturels. Il est cet acteur qui ne rentre pas vraiment dans la peau de son personnage. Il triche. Il aurait dû refuser le rôle ! Pour cette folle entreprise, il n'a pas d'impresario. Y en a-t-il seulement ? Son public sera-t-il dupe ? Il est encore loin le moment des ovations juste avant que le rideau rouge ne tombe. Pourvu que le sien ne soit pas un linceul à la couleur de son sang !

Les travaux terminés, la maison de la rue des abeilles ronronne doucement, discrétion oblige ! Betty, Mimi, et Gina la première aventure de Robert, fonctionnent sous le contrôle de Loule. C'est la première fois qu'il tient une affaire comme celle-là et il ne lui manque qu'un jabot tant il en est fier. Mais un matin, très tôt, il tambourine à la porte de Robert.

- Oh ! Loule, tu es bien matinal. Y a le feu ?

- Le feu ? Tu peux le dire. Mimi a foutu le camp.

- Comment ça foutu le camp ?
- Déjà, hier au soir, Betty m'a dit qu'elle n'avait pas "ramené" dans sa chambre. Elle a racolé un type et ils sont partis dans sa bagnole.
- Elle a peut-être fait une grosse nuit. Je ne vais pas m'en plaindre !
- Qué grosse nuit ! Elle sait que je l'ai interdit. Elle est à toi, d'accord, mais lorsqu'elle rentre, je la dérouille. C'est moi le patron !
- Tu t'inquiètes pour rien. Si ça se trouve elle est déjà rentrée.
- Je passe un coup de fil à Betty.

Robert s'habille lentement, ce qui lui permet de préparer ses arguments. Loule vocifère au téléphone. Il y a de quoi, Mimi n'est toujours pas là.

- Ah ! Celle-là, lorsqu'elle revient je la dérouille, je la dérouille !
- Tu parles toujours de dérouiller. Si nous réfléchissons un peu.
- C'est tout réfléchi ! Les gonzesses, il faut leur faire sentir les rênes. Il faut qu'elles se mettent dans le cigare qu'elles sont à nous. Con comme elle est, ta Mimi a suivi n'importe qui !
- N'importe qui, certainement pas ! Elle est sans doute un peu courte de raisonnement mais elle est honnête. Elle ne serait pas partie sans me le dire.
- Pourquoi ? Tu te crois le prince ? Si tu gobes tout ce que disent les gonzesses, tu es foutu, mec.
- Je suis peut-être débutant dans le business, mais j'ai comme l'impression que les deux ostrogoths travaillent en souterrain.
- Pourquoi tu dis ça ? Qu'est-ce qu'ils ont à voir dans nos affaires ?
- Mais Loule ! Tu débloques ou tu le fais exprès ? Tu y es bien allé dans leurs affaires ? Tu ne t'imagines tout de même pas qu'ils vont rester sans bouger !
- Quoi ! Ces deux cons ? Ils voudraient la guerre ?
- Mais c'est toi qui as commencé. A ma connaissance tu n'as rien fait. Tu devais m'en parler.
- Oui, je sais ! C'est l'installation des femmes qui m'a fait oublier.
- Eh bien eux, ils n'ont pas oublié. J'ai l'impression qu'ils veulent nous rappeler à leur bon souvenir en me mettant dans le coup.
- Comment ça ?
- Bien sûr, puisqu'ils enlèvent une gonzesse à moi, en guise de représailles, pour punir ce que tu as fait.

- Jamais j'aurais cru ça de ces deux vieux. Rémo va être furieux, il m'avait dit de veiller au grain. Mais comment ils ont pu savoir notre organisation, nos filles ? Ils sont à l'autre bout de la ville !

- Tout se sait, tu as l'air de le découvrir. Et puis, tu oublies Amédée.

- Encore lui ? Décidément il me gonfle celui-là !

- Il te gonfle peut-être, mais tu ne pensais tout de même pas qu'il allait se laisser abattre comme ça ? L'autre jour, j'ai bien senti qu'il voulait nous faire comprendre qu'il était encore là et un peu là ! Au sujet de Rémo, il a parlé de services rendus. Avec lui, il faut s'attendre à tout. Ne cherche pas ! Les deux vieux, comme tu dis, sont rencardés par Amédée. J'en mettrais ma main à couper.

- Tu crois que c'est eux qui ont enlevé Mimi ?

- Tout est possible.

- Je vais réfléchir.

- Je te rejoins rue des Abeilles.

Robert a besoin de souffler. Cette conversation de dupe n'est pas sa tasse de thé. Il s'étonne même d'avoir si bien fonctionné, ce qui le rend satisfait vu la tournure des événements. Il médite.

- Je crois que ça marche ! Loule est tombé dans le panneau. J'ai su l'embrouiller en faisant entrer en scène Gu, Néné et surtout Amédée au sujet de Mimi. Au fond, il a mieux valu qu'il n'ait rien fait pour les deux vieux. Leur intervention n'en est que plus plausible. Et d'avoir additionné Amédée, ça, c'est extra ! Je les tiens, ces salauds ! Mais gaffe ! Si les trois acolytes apprennent que je les roule, en retour, ils me flinguent de suite !

Evidemment, aux yeux des vieux briscards du tapin, Robert deviendrait un nuisible. Ils n'ont rien à voir dans l'enlèvement de Mimi puisque c'est lui qui a tout manigancé. Il a fait venir son frère de l'Ardèche, les a fait se réconcilier et il les planque aux Goudes, dans le cabanon de Clairette, en attendant de voir comment les choses vont évoluer. Le gars à la bagnole, c'était le frangin de Mimi, et Robert était lové à l'arrière.

- Robert ! Clara n'est pas bien. Depuis que tu es revenu ... enfin ... depuis que tu as changé, elle ne vit plus. Souvent, elle refuse de sortir. Plusieurs fois, je l'ai trouvé assise dans sa cuisine, immobile dans l'obscurité. Il faut que tu ailles la voir.

- Mais Guy, je ne comprends pas ! Elle fait une crise de jalousie. Elle n'accepte pas l'idée que je veuille vivre autre chose.
- Oh ! Arrête, pas à moi. Au début je croyais qu'une femme t'avait emballé. Mais depuis, je crois avoir compris. Je te connais bien. Lorsque tu n'es pas clair comme en ce moment, c'est que tu triches...
- Je n'ai pas le temps de t'expliquer pour l'instant, mais tu verras, je n'ai rien à me reprocher.
- Tu n'as rien à justifier, on remue assez comme ça autour de toi.
- Les gens sont peut-être jaloux ...
- Qué jaloux ! Amédée s'est permis ce qu'il n'a jamais osé depuis des années.
- Amédée ? Qu'est-ce qu'il a encore fait celui-là ?
- Il est allé voir ta mère et lui a dit : « Puisque ton fils fait le proxo, je prends les devants pour te proposer mon soutien avant qu'il le fasse pour son compte. » Qu'est-ce que tu dis de ça ?
- Le salaud, il croit qu'avec ma mère c'est comme au marché à bestiaux ? Quelle pourriture ! Et dire qu'il m'a fait tout un plat sur une possible collaboration.
- Tu vois ! Tu es en combine avec lui et sans doute avec l'autre, ton nouveau copain, c'est un proxo lui aussi. Tu files du mauvais coton, Robert ! Tu es un tendre. Ta mère m'a expliqué tes manigances. Tu es un rêveur, jamais tu n'y arriveras ! Qu'est-ce que tu fous dans la peau d'un proxénète ? Tu deviens con, ma parole ! Tu sais, en taule, j'ai vu des gars plus carrés que toi, des sanguinaires, ils n'ont pas tenu le coup dans le milieu.
- Détrompe-toi ! D'ailleurs les choses prennent tournure et ...
- Pour moi, c'est la tournure des choses du côté de Clara qui m'intéresse. Il faut que tu arrêtes ton cirque. Va la voir, elle n'est pas bien du tout.

Curieusement, presque sournoisement, la vie nous dirige à son gré, nous fait aller là où l'on n'imagine pas. Face à elle, notre volonté est si faible, sans pouvoir. Longtemps, nous croyons décider notre chemin, choisir notre décor, il n'en est rien. Il n'y a pas de hasard, la messe est dite depuis notre naissance. Le surprenant est la métamorphose qu'elle a décidée pour Robert. Elle a tracé un chemin comme un défi. Lui qui voulait réagir contre la prostitution, voilà qu'elle le propulse sans

ménagement au cœur du sujet. Comme si elle voulait le mettre au pied du mur. Qui est la vie ? Quel est ce personnage surnaturel qui mène nos existences ?

Entre les idées que tout un chacun exprime et la difficulté de les réaliser, il y a un monde. C'est sans doute pour cela que notre histoire est une suite de pas perdus. Ainsi, Robert n'a pas écouté le cri d'alarme de Guy. Emporté par ses nouvelles préoccupations, il a négligé sa mère et remis chaque jour sa visite à plus tard. Il s'est concentré sur une riposte possible contre Amédée qui a chatouillé l'honneur de la famille. Il biaise toujours avec Loule au sujet de Mimi qu'il a fait repartir, non sans difficulté, dans son Ardèche natale.

A la suite de la tannée qu'elle a reçue de Robert, Nelly a des idées de vengeance. Elle comprend qu'il ne veut pas être à elle et, ce qui est plus grave, elle commence à lui trouver un comportement douteux. Il sonne faux comme elle dit. Elle l'espionne donc. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises elle l'a vu enfourcher la moto de Carlos, le garagiste catalan, ce qui n'était pas dans ses habitudes.

- Robert, tu aimes la moto maintenant ?

- Faute de permis de conduire, Carlos me prête sa bécane.

- Je t'ai vu l'autre soir, tu semblais pressé.

- Tu m'as vu ? Où ça ?

- Tu courais dans la rue jusqu'au garage, puis tu as ouvert la petite porte violemment et tu es parti à fond de train.

- J'avais à faire. Pourquoi ? Tu m'espionnes ?

- Pour rien, je ne t'espionne pas, c'est une coïncidence, je disais ça comme ça !

Ce que Nelly se garde bien d'ajouter c'est qu'un soir, alors que le quartier avait pris ses habitudes de nuit, Robert est sorti du garage, sur la moto, à la suite d'une voiture où deux passagers occupaient la banquette arrière. Elle ne les a pas reconnus, mais il lui a bien semblé que Carlos était au volant. En fait, il s'agissait du départ mouvementé de Mimi et de son frère vers la planque de Clairette au bord de mer. Ils avaient attendu l'heure propice, toute une journée, dans la soupente du garagiste.

De ces déplacements insolites, Nelly a voulu en avoir le cœur net. C'est ainsi qu'un autre soir, elle a suivi Robert en taxi, ce qui l'a menée jusqu'au cabanon de la Placette, aux Goudes. Elle en a déduit qu'il faisait tapiner là-bas à l'insu de tout le monde.

Attablé devant un pastis au bar des maraîchers, Robert aperçoit Loule qui gesticule curieusement sur le trottoir d'en face. Un dialogue de sourds-muets s'instaure entre les deux hommes. A l'évidence Loule est hors de lui. S'il n'entre pas c'est qu'il a fait une découverte qu'il ne veut pas partager avec la clientèle tranquille du bar. D'ailleurs les paisibles joueurs de cartes commencent à s'inquiéter du manège des deux hommes en prenant des mines interrogatives. Robert sort enfin.

- Qu'est-ce qui t'arrive, Loule ?

- C'est la guerre ! Je viens de la rue des Abeilles. Ils ont tout cassé et tabassé Gina.

- Mais qui ça, ils ?

- Ce sont ceux des Goudes, ça ne peut être qu'eux. Gina m'a dit qu'ils étaient deux. Celui qui avait l'air de commander était grand les cheveux bruns, un peu frisés. Il avait un œil de verre. L'autre était plus petit, un peu rondouillard, la soixantaine environ.

- Et alors ?

- Alors ? Gina leur a fait l'article. Pour toute réponse le grand l'a giflée. Ils n'étaient pas éméchés comme des gars qui viennent faire du bruit. Elle a compris que c'étaient des envoyés à contrat. Elle leur a demandé si cela ne leur suffisait pas d'avoir enlevé Mimi, ils ont répondu qu'ils ne connaissaient pas de Mimi. Et puis, ils ont cassé le matériel, foutu une trempe à Gina et, pour couronner le tout, ils ont enlevé Betty. Si je les trouve, je les crève.

- T'emballe pas Loule ! Il faut s'assurer que ça ne soit pas un contrat, parce que dans ce cas les hommes sont déjà loin.

- Je sais, mais je veux savoir qui a fait la commande.

- Je crois que c'est clair. C'est l'œil de verre qui me fait tilt. Tes gars ne sont pas des contrats. Il s'agit tout simplement de Gu et Néné qui te renvoient la monnaie de ta pièce.

- Qui a un œil comme ça ? Comment tu le sais ? Tu les connais ?

- Non, t'affole pas ! Mais un jour, chez Maguy, j'ai aperçu ce Gu. C'est lui l'œil de verre, je parierais que c'est ton homme. En tout cas, ça collerait avec ton expédition sur leur terrain. Je vais faire mon enquête, Maguy m'a prévenu, ils font leurs coups en douce.

- Je vais chez Rémo. Si c'est eux, il nous faut du renfort.

- C'est pas sûr qu'il marche dans la combine. D'après Maguy, les lascars travaillent seuls. Alors, pour seulement deux vieux mecs, le parrain ne se déplacera pas.
- Et si c'est pas eux ? Parce qu'ils ont dit que pour Mimi, ils ne voyaient pas. On n'a tout de même pas tout Marseille contre nous !

Chez Rémo l'atmosphère est plus que tendue. Assis à son bureau, les sourcils froncés, il fait rouler nerveusement le barillet de son revolver. Toutes les balles y sont pourtant, et il mâchonne un bâton de réglisse tout en maugréant. Lorsqu'il ne fume pas ce n'est pas bon signe. Il donne l'impression de parler à son flingue comme à un confident. C'est le Rémo des mauvais soirs. Dans la pièce à côté, deux de ses collaborateurs administrent une raclée à Nelly. Le parrain se lève, va jusqu'à la porte de communication qu'il entrouvre.

- Amenez-la !

La pauvre fille a le visage décoré par son fard noir qui dégouline jusqu'à ses lèvres tuméfiées. Les deux gars la soutiennent par-dessous les bras. Ils la lâchent sur une chaise. Elle se rajuste tant bien que mal.

- Alors, Nelly ! Tu n'es bonne à rien. Je t'avais demandé de guider ce petit jeune et de me dire ce que Loule valait. Le résultat c'est que j'ai affaire à deux peignes-culs qui ne font que des conneries et se font chamberer par deux vieux chevaux de remonte. Tu confonds business et histoire de cul. Je vais t'envoyer à l'abattage, ça te fera les fesses.

- Tu es dur, Rémo. J'ai fait ce que j'ai pu. J'ai filé Robert. Il a une planque aux Goudes. Il fait tapiner dans un cabanon.

- Tu ne pouvais pas le dire plus tôt ? Un débutant qui veut me doubler !

- Tu ne m'as pas laissé le temps de t'expliquer.

- Arrête tes conneries. Tu as voulu me doubler, jouer seule. Tu vas nous amener aux Goudes. On va attendre ton chéri pour lui faire passer le goût du pain. Mais si tu m'as bluffé, je te crève ! Comment tu sauras si le jeune est aux Goudes ?

- Il y va en moto.

- Tu vas rentrer chez toi. Tu ne travailles plus jusqu'à ce que tu m'appelles pour me dire qu'il y va.

Loule est annoncé par la bonne.

- Toi, tu arrives à point. Tu t'es démerdé comme un débutant. Je croyais que Germaine m'envoyait un cadon. En fait, tu es un minable.

Je t'avais prévenu pour les deux vieux ! Tu as besoin de te rattraper. Je n'ai pas l'habitude de me répéter. Il faut réparer la casse.

- Rémo, j'allais m'occuper de ces deux cons. Je ne sais pas comment ils ont su notre piaule de la rue des Abeilles. J'ai été doublé !

- Doublé ou pas, c'est ton problème. Et maintenant c'est moi qui dois prendre l'affaire en main. Je t'avais prévenu que je ne voulais pas d'histoire avec ces deux-là. Il va falloir trancher dans le lard. Avec le petit jeune vous allez provoquer une rencontre avec Gu et Néné. Vous parlementerez, je serai en couverture avec mes gars, mais motus. Pour les deux vieux, vous ne serez que toi et le jeune.

- Où tu veux que ça se passe ?

- Le mieux c'est à l'air libre. Puisqu'ils sont de là-bas, tu n'as qu'à leur proposer les blockhaus de l'Escalette. Le jeune te dira où ça se trouve, c'est sur la route des Goudes. Les deux vieux préféreront être sur leurs terres. Vous n'avez qu'à y aller avant pour repérer les lieux.

- Comment tu veux que ça se passe ?

- Un soir, c'est mieux, pas de témoin. Avec mes hommes, dès le début de l'après-midi, nous serons planqués dans la vieille usine de plomb qui est juste avant les blockhaus. Vous parlementerez pour qu'ils nous rendent les deux gonzesses et nous prendrons les réparations de la piaule à notre charge. C'est correct, ils doivent accepter.

- On exige la restitution de suite ?

- Pas la peine. S'ils sont d'accord ils les ramèneront quand ils voudront. Mais si ça tourne mal, s'ils ne sont pas d'accord, tu restes dans ta bagnole avec le jeune et tu les laisses repartir. Dès qu'ils se seront éloignés, tu donnes deux coups de phares longs. Je m'occupe du reste.

Les ennuis ne venant jamais seuls, c'est la rafale. Après avoir laissé Loule, Robert passe chez Maguy par sécurité. C'est la seule à pouvoir lui être utile. Il a trouvé en elle la complice compétente à qui il peut tout demander. Il sentait cela depuis les premiers jours et leur nuit n'a fait que confirmer ce sentiment. Hélas, dans ce business les femmes ne sont que des maillons fragiles, tel le mimosa de la Noël. Il est exclu qu'elles soient les maîtresses du jeu. Le bar est fermé, Robert monte par la cage d'escaliers déserte. Tout est anormalement silencieux, ce qui l'intrigue. Il ralentit. Sur le palier du premier, il tend l'oreille. Selon leur code, il gratte à la porte. Un instant plus tard apparaît une

Maguy insolite, blême, décoiffée, presque défigurée qui le tire vers l'intérieur, un doigt sur les lèvres intimant le silence. Derrière un paravent quelqu'un respire fort. C'est Betty.

- Robert, je n'ai rien pu faire. Ils sont arrivés avec elle sous le bras comme un balluchon. Je n'ai pas compris tout de suite leurs intentions. Mais Gu a commencé à taper et le salaud sait faire. Je ne comprenais toujours pas, mais cette entrée en matière ne dit jamais rien de bon. J'étais d'autant plus surprise que je les croyais amis. C'est l'autre, le Néné, qui a parlé. Lui c'est un tendre. Mais quand j'ai voulu la ramener, il s'est mis à cogner lui aussi. Tu sais, ils étaient comme fous.

- Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'ils voulaient ? Tu m'as dit qu'ils travaillaient en douce, au ralenti.

- Oui, mais là ils avaient retrouvé leur jeunesse.

- Et alors ?

- Alors ? C'est simple. Ils m'ont mise à l'amende et je dois garder la fille jusqu'à ce qu'ils repassent, sinon...

- Sinon ?

- Sinon ! Ce que tu peux être naïf ! C'est moi qui déraille, et fini pour mon bar.

- Ce sont des sanguinaires, tu n'as rien à voir dans cette histoire. C'est à Loule qu'ils doivent faire la fête.

- Tu as encore beaucoup à apprendre. C'est vieux comme le monde. Ils frappent à côté de façon à ce que le véritable fautif tombe, faute d'alliés. Ils savent que Loule est soutenu par Rémo, et un parrain ça ne se touche pas directement ou alors c'est pour lui faucher sa place. Ce n'est pas ce qu'ils souhaitent.

- Où ils veulent en venir d'après toi ?

- Je te l'ai dit, c'est l'enfance de l'art. En faisant leur sarabande, ils forcent Rémo à corriger Loule et eux s'en lavent les mains.

- Qu'est-ce que tu vas faire ?

- Moi ? Plus rien, je ne fais plus le poids. Quand les hommes commencent ce genre de cirque, les femmes ne peuvent que la fermer, sinon elles dérangent.

Robert sent la rage monter en lui. Ses joues pâlissent. Il ne pense que vengeance. Il sait que sa mère cache un revolver dans sa chambre, c'est l'outil de circonstance. Il n'aura qu'à le prendre en douce, ou, si ça se trouve, elle n'est peut-être pas chez elle. Il fonce.

Effectivement, Clara n'est plus chez elle et pourtant, elle est dans sa chambre.

Sans doute lasse d'attendre la visite de son fils, incapable de lui faire comprendre toute la folie de son aventure, l'impossibilité d'une hypothétique réussite, déçue, déprimée par ce que la vie lui impose à nouveau alors qu'à travers ce fils elle redevenait une mère qui pouvait rêver d'un avenir plus serein, elle a repéré un vieux crochet, tout en haut de la cage d'escaliers. Elle y a accroché une corde et ce matin, Guy l'a trouvée pendue offrant une sinistre décoration à cet immeuble, désormais marqué à jamais par cette image.

Robert ignore encore tout du drame et, l'esprit préoccupé, il échafaude un plan tout en courant vers cette sorte de planche de salut, le revolver. Dès son arrivée, un silence de plomb l'intrigue. Des regards se détournent, se ferment. Lorsqu'il pénètre dans l'appartement, les quelques personnes présentes se retirent. Elles glissent, silencieuses, comme l'eau entre nos doigts. Guy, écroulé sur un fauteuil, se lève lentement comme s'il se déplaçait.

- J'ai essayé de te faire comprendre. Elle n'a pas pu t'attendre !

Il sort lui aussi.

Robert ne dit pas un mot, c'est à peine s'il peut respirer. Comment réaliser, comprendre ce qu'il voit, lui qui était à cent lieues, dans sa stratégie, sa guerre. Les mots de Guy se sont infiltrés avec ce ton de reproche, faible, insidieux, impitoyable. Des mots d'autant plus accusateurs, qu'ils sont simples, lapidaires. Ils ont pris possession de la chambre silencieuse, devenant affreusement bruyants aux tempes de Robert. Ils ont frappé contre les murs en l'encerclant, tel un écho lancinant. Pour la première fois de sa vie il découvre cette culpabilité qui enveloppe, s'insinue, paralyse comme pour réduire, écraser, éliminer. Cette sensation de chape qui insiste, s'alourdit, de sorte que pas un geste, pas un son ne soient possibles. Il fait connaissance avec ce qui accable un être en contradiction face aux autres : la responsabilité. Il réalise subitement qu'il est seul. Il vient de tout perdre. Ce qui était sa raison d'être sur terre, c'était cette femme, allongée là, devant lui, elle, sa mère. Il reçoit ce terrible message de la vie, celui que l'on perçoit lorsque la 'mama' s'en va, nous quitte pour toujours. Sans elle, comment allons-nous faire ? Pourtant, de son vivant, nous l'avons quelquefois écartée ! Cependant nous savions

qu'à tout moment elle serait encore là. Il suffisait de l'appeler, comme lorsque nous étions enfant.

Désormais Clara ne viendra plus !

- Mam ! Je ne savais pas. Je ne voulais pas. Tu ne m'as pas bien compris. Il faut pourtant faire quelque chose, sinon ça va continuer. Tous les deux, nous vivions ensemble et séparés. Mais, je ne savais pas et toi, tu me cachais tout. Je m'y suis mal pris. On s'évitait sans savoir pourquoi. Je n'avais pas le choix. Peut-être que c'était trop lourd à dire. Si j'avais su. Mam, je ne veux pas que tu me laisses, dis ! Pourquoi tu me quittes ? Pourquoi ? Reste encore un peu, j'ai besoin de toi... j'ai tant besoin...mam !

Soudain, dans son esprit une explosion se produit. Elle pulvérise tout. C'est tout à coup le déchaînement de celui qui n'a plus rien à perdre. Il s'empare du revolver et de sa boîte de cartouches. Il dévale les escaliers, bousculant Guy au passage. Il n'entend pas les appels de cet ami. Il n'entend plus personne. Il se rend chez Denis.

- Robert ! Je viens d'apprendre pour ta mère...

- Assez ! Débrouille-toi pour avertir Amédée qu'avec Loule, nous allons rencontrer Gu et Néné. Ce sera près des blockhaus de l'Escalette et dis-lui que Loule veut leur jouer un tour de con. Après, tu dis à Loule que je l'attends à la Madrague. Il sait pourquoi.

- Mais toi, tu y seras ? Ils vont ferrailer, c'est sûr ! Fais gaffe !

- C'est ce que je veux. Tous ces cons ne méritent pas de vivre avec leurs combines. Ils ne respectent rien, alors moi non plus.

- Mais, Robert, tu deviens fou, attends...

Robert n'attend pas, il n'entend plus. Il fonce au garage de Carlos et enfourche la moto.

Cette précipitation des choses a cueilli tout le monde de court. Le coup de téléphone de Denis fait l'effet d'une bombe. Rémo et les siens partent en hâte, se promettant de corriger ce jeune prétentieux dès l'affaire conclue. D'autant que Loule est surpris que Gu et Néné soient déjà au courant de sa demande pour négocier. Il ignore évidemment la rapidité d'Amédée lorsque Denis l'a prévenu. Les dés sont pipés.

C'est une fin d'après-midi de novembre. Les pluies de la Toussaint ont lavé les rochers de la poussière de l'été. Sur la colline, où s'accrochent les vestiges de l'ancienne usine de plomb de l'Escalette,

il fait bon, aux beaux jours, se balader entre les touffes de thym, de romarin, surtout en agréable compagnie après un bain dans une calanque toute proche. Les baisers ont une autre saveur dans les fragrances provençales. Leur murmure est plus doux, rythmé par le bruit des vagues qui harcèlent les rochers en contrebas. Mais pour l'heure, il n'est pas question de balades romantiques. La mer a perdu son bleu de l'été. Etale, calme, grise, elle a son visage des mauvais jours. Elle glisse lentement sous les rochers comme si elle ne voulait pas voir ce qui se trame. Au loin, l'île de Maire a déjà assombri sa large façade et sa voisine, l'île de Tiboulen en forme de tortue, préfère regarder vers Marseille. Enfin, là-bas, dominant la ville, la Bonne Mère tourne le dos à tout ça.

- Loule ! Tu me suis avec la bagnole. Tu verras, après un virage en épingle à cheveux il y a une esplanade. De ma moto, je tendrai la jambe pour que tu saches où t'arrêter mais nous continuerons vers les Goudes.

- Pourquoi ? Rémo m'a dit d'attendre les deux vieux à l'Escalette.

- Je m'en moque ! De son bureau il pense ce qu'il veut, moi je me méfie, c'est tout. Il vaut mieux faire un tour pour sentir d'où vient le vent.

- Mais qu'est-ce que tu crois ? Je n'ai pas peur de ces deux cons, et puis les nôtres seront là. Ils prendront l'affaire en main si ça ne tourne pas rond. On m'a dit ce qu'il fallait faire.

- Je m'en tamponne, nous faisons comme si nous étions seuls. Aux Goudes nous aviserons.

Effectivement, ils ne sont pas les premiers sur les lieux. Après le virage en épingle de l'ancienne usine, telle une sentinelle face à la mer, un homme au complet sombre tire sur sa cigarette. Il ne fait aucun mouvement au passage des véhicules. Plus loin, un autre, qui n'a rien d'un touriste, s'accroupit derrière un rocher en les apercevant. Manifestement, Gu et Néné ne sont pas venus seuls. A l'entrée des Goudes, Robert et Loule font le point en hâte.

- Tu as vu ? Tu as compris ? Les gonzes ont rappliqué en bande.

- De toute façon nous sommes là pour négocier, pas pour nous battre.

- Il n'empêche que je pensais n'en voir que deux. S'ils sont plusieurs c'est qu'ils veulent changer la donne. Alors, tu vas y aller seul. Je resterai en retrait au cas où. S'il y a du pétard j'irai chercher du renfort.

- T'inquiète, Rémo n'est pas loin.

- Justement, s'il me voit débouler avec la moto, il comprendra. Pas besoin de lui faire un dessin.

La donne est effectivement différente. Les surprises commencent lorsque Loule stoppe sur l'esplanade qui surplombe le petit port face à l'usine. C'est Amédée qui s'avance. Sans un mot, d'un geste autoritaire, il lui indique les trois silhouettes qui se détachent sur la colline. C'est lui, l'homme à la cigarette qui regardait la mer. Près du blockhaus, une petite gouape, inconnue, se tient devant Gu et Néné. La pente de la colline lui donne un avantage sur Loule, il le domine.

C'est lui qui parle le premier. Il compense sa petite taille en levant un menton provocant. Sans se déplacer, à la manière d'un petit roquet, il oscille des épaules nerveusement comme s'il allait bondir sur son vis à vis. Loule n'a pas le temps d'en placer une. Le petit marlou impose ses conditions. Elles ne sont pas piquées des vers. Il veut tout simplement s'imposer sur la ville. Rien de plus ! Non seulement il ne rend pas Betty mais il met Loule à l'amende pour ce qu'il a fait à Gu et Néné. La somme est rondelette. Enfin, il exige la fermeture de la rue des Abeilles car il a des projets dans ce coin. Loule est en infériorité numérique et, de plus, n'est porteur que des conditions dictées par Rémo. Manifestement le parrain a préparé les réponses en ignorant la présence de ce nouveau venu sur le marché. Il a monté cette opération à la légère, assurant du fond de sa traction avant une protection dérisoire, à distance, après avoir oublié la règle élémentaire pour ce type de rencontre : les flingues. Il est de coutume, pour de telles transactions, que des pions neutres de chaque camp récupèrent les armes avant, mais cela indique clairement que l'on est venu pour en découdre. Dans l'esprit du parrain, le petit plan qu'il avait échafaudé devait suffire pour calmer les deux vieux récalcitrants.

Dans cette profession, les fautes se paient très cher.

Loule n'a pas la réplique d'un négociateur. De plus, il éprouve des difficultés à suivre les exigences du petit roquet et réfléchir sur le rôle des deux vieux silencieux en arrière-plan. Tout ce qu'il parvient à faire c'est envenimer les choses. Le ton monte. Après une bousculade quelque peu rugueuse, il se réfugie dans un blockhaus croyant tenir le siège caché à l'angle de l'ouverture. Les trois autres se déploient pour l'encercler. Robert qui a vu le manège enfourche sa moto pour foncer

vers la Madrague. Mais c'est sans compter sur Amédée, resté en embuscade au bord de la route. Il connaît bien le pilote de la moto. Soudain, deux coups de feux claquent près du blockhaus des pourparlers. Loule est touché à la jambe. Il bondit hors de son abri précaire. Trois autres coups résonnent dans la colline, multipliés à l'infini par l'écho. Loule s'affaisse définitivement. Aussitôt, de derrière les bâtisses de l'ancienne usine surgit une traction noire. C'est Rémo et les siens. Surpris par la fusillade d'en haut, Amédée a un moment d'inattention et ne peut viser la moto qui lui passe sous le nez. Il se retourne vivement et tire dans sa direction. A son tour, la traction qui arrive en face ouvre le feu. Robert se trouve alors dans la ligne droite qui mène au virage en épingle à cheveux, entre les tireurs. Soudain, son épaule lui fait très mal. L'omoplate devient brûlante. Une brusque clarté l'aveugle. Il se cabre vers l'arrière comme pour repousser l'agression. Il se tord, grimace. Un nouveau choc, sur la cuisse cette fois, lui arrache un cri. Il zigzague, lâche le guidon. La moto se couche et traverse la route dans une gerbe d'étincelles. Eprouvant une sensation de ralenti, Robert roule longtemps sur le goudron râpeux. Le sol le roue de coups. Tout lui fait mal. Puis, la bastonnade s'arrête. Il n'entend plus la fusillade qui pourtant bat son plein. Un calme insolite l'envahit, l'engourdit. Il lui semble s'enfoncer dans une nébuleuse. Tout devient curieusement trouble. Les rochers se déforment. La vieille cheminée de l'ancienne usine s'incline étrangement. Dans une atmosphère ouatée, la luminosité du ciel diminue comme l'éclairage d'une salle de cinéma lorsque la séance commence. Il plaque lentement son visage contre terre. Une immense lassitude envahit ses membres, son esprit. Il éprouve la sensation bienheureuse de quitter ce corps lourd, douloureux, en s'évaporant dans l'air fraîchissant. Il repose maintenant, inerte, exactement là où, un soir, de retour de Callelongue, son père quitta ce monde.

Les journaux du matin retracent les événements de la veille à coups d'avis autorisés. Ce genre de situation est souvent relaté par allusions où il faut savoir lire entre les lignes. Dans le doute, aucun nom n'est avancé. L'absence de témoin, des coups de feu entendus au loin, de trop loin, la loi du silence, tout cela ne peut aboutir qu'à des supputations de journalistes en mal de copie. Les avis autorisés se font

discrets, la police encore plus. Selon elle, il faut attendre la deuxième manche afin d'y voir plus clair. En réalité, chacune des parties belligérantes a ramassé en hâte les siens, se jurant bien de remettre cela à plus tard. La nuit sera longue afin d'établir la tactique pour les représailles.

Cependant, dans les semaines qui suivent, force est restée à la loi du milieu, c'est à dire à celle du plus fort. Trois mois plus tard, la petite frappe aux dents longues n'a pas survécu au règlement intérieur de la pègre. Tout comme Bastien, le petit ami de Fleurette, il a mesuré la hauteur de 'Canaille' près de Cassis. Selon la même procédure, Gu et Néné ont été déclarés définitivement interdits de séjour sur Marseille. Ils ont écopé des circonstances atténuantes vus leurs âges. Sans qu'on lui ait demandé son avis, Maguy a été promue maquerelle rue des Abeilles où désormais des porte-flingues montent la garde. Par une fuite nuitamment opportune, Amédée a échappé au jugement grâce à un désir soudain de connaître l'Espagne. Cet appétit touristique lui a valu la vie sauve, car il était du voyage pour 'Canaille', lui aussi. Enfin, Nelly a rejoint de nouvelles collègues sur les routes d'Afrique du Nord où la clientèle militaire ne manque pas. Quant à Clairette, elle repasse toujours les chemises de soie aux initiales brodées.

Ainsi, la rue Curiol a retrouvé son théâtre de quartier, aux décors peints de petits bonheurs, de cohabitation, d'horreurs... aux couleurs de son histoire !

Moi ? Il y a longtemps... j'ai essayé...

Un petit bourg ardéchois est en effervescence. Ce soir, les habitants, les autorités, le Maire en tête, sont réunis dans un entrepôt où sont rangés, sur de modestes présentoirs, les derniers appareils ménagers électriques à la mode. Au fond, près de la porte qui donne accès à l'appartement, une grande table brille de cette matière nouvelle, le formica. C'est le bureau où trône un téléphone. Il est surmonté de deux étagères où s'alignent classeurs et revues techniques. Au plafond, des tubes fluorescents inondent le local de leur lumière moderne. Déjà, on les appelle improprement des néons. Tout le long du mur, depuis la grande vitrine qui donne sur la rue, des appareils s'offrent aux regards envieux. C'est la machine à laver le linge qu'on essore, une fois propre, en le passant entre deux rouleaux munis d'une manivelle. Puis, ce sont les fers à repasser aux cordons électriques en tissu tressé, qui sont alignés comme des militaires à la parade. Plus loin, plusieurs aspirateurs aux brosses miraculeuses étincellent de tous leurs chromes. Accrochés aux murs, des chauffe-eau de différentes dimensions proposent une gamme de capacités pour des salles de bains encore inexistantes. Les temps sont toujours à faire sa toilette dans un tub rustique, enfermé dans la cuisine. Enfin, quelques moteurs de pompes représentent l'esprit industriel qui anime le technicien des lieux. C'est un jeune électricien qui s'est installé ici, voilà cinq ans, avec sa femme. Au début, il faisait du porte à porte et elle, de petits travaux ici ou là. Puis, le modernisme a peu à peu pénétré la région, puis le bourg.

Tout ce qui est moderne ne s'adapte pas facilement dans le monde rural, précisément parce qu'il est moderne. Depuis toujours les gens du terroir ont des savoir-faire et la machine ménagère est souvent perçue comme une ennemie, une intruse. De plus, cette dame n'est pas gratuite, elle est compliquée voire dangereuse. Dans ce monde d'introvertis, elle n'est pas une source naturelle de la terre. Longtemps, au lavoir du village, les partisanes du battoir se sont opposées à cette mécanique où l'on ne voit même pas le linge. A ce qu'il paraît, elle lave aussi bien, il faut voir ! Certains matins, les

bavardages frôlent le pagnolesque de la grand-rue des vieux quartiers de Marseille.

La mise en confiance a donc été longue à s'établir avec cette récente fée du logis, tout comme avec ses collègues de la nouvelle vague, les aspirateurs et autres fers à repasser électriques. Quant aux chauffe-eau, il fallait trouver un emplacement pour le coin toilette. Alors !...

Ainsi, le jeune électricien a peiné pour ouvrir une petite boutique où sa femme a accueilli dans un premier temps des clients plus curieux qu'acheteurs, mais envieux de faire comme tout le monde. Le seul atout du couple était cette soif de nouveauté, de liberté qui animait tout un chacun après ces années de guerre.

Et la liberté ? C'était la peine évitée par la machine, associée à l'orgueil de posséder la marque du progrès par l'acquisition du dernier modèle de tel ou tel ustensile. La course à l'équipement ménager était lancée. Ce jeune technicien n'a pas économisé sa peine dans des recherches de documentations, des contacts avec les constructeurs et autres journées de formation. De son côté, sa femme a su se faire apprécier dans ce monde un peu fermé, craintif, prudent, d'un arrière-pays chevillé à ses habitudes. Par sa disponibilité, elle s'est immiscée peu à peu dans les structures du bourg. D'abord à l'école communale, lorsque la cantinière est tombée malade. Puis à la Mairie, lors de la campagne d'aide aux orphelins de guerre, à la collecte des tickets de ration, aux dernières élections. Aujourd'hui, elle ne sait plus où donner de la tête entre la commune et l'activité de son mari. Apprécié lui aussi, il siège au conseil municipal. Au fil des années, il a su apporter sa jeunesse et, il faut bien le dire, ses conceptions modernes des gens de la ville. La confiance s'est forgée peu à peu, de sorte qu'aujourd'hui son intégration est totale.

Ce soir, tous sont réunis pour inaugurer le petit entrepôt où le jeune couple s'est installé. La boutique des premiers temps a éclaté sous la charge du développement.

Monsieur le Maire, juché sur une chaise, demande le silence.

- Mesdames et messieurs, j'ai le très grand honneur d'ouvrir la séance de ce soir. Que dis-je la séance ? Nous ne sommes pas à la Mairie ! La cérémonie serait plus juste. En effet, depuis plusieurs années, nous avons la chance de compter parmi nous un technicien moderne, un artisan du progrès. Nous fêtons enfin l'aboutissement légitime d'une réussite. C'est un succès dans le domaine le plus fort, le plus

valorisant et ô combien prospère pour notre communauté, celui du partage entre les êtres accomplissant une activité quotidienne. Quoi de plus simple, de plus humble, de plus beau, que d'apporter à l'autre ce qu'il attend de vous ? Je ne garderai pas longtemps ce ton de généralités alors que vous savez à qui je l'adresse. Nous étions isolés, démunis de techniques nouvelles, de ces inventions qui explosent de toutes parts après ces années de guerre. Certes, nous avons l'électricité à portée de la main, mais inutile sans la compétence de ces nouveaux techniciens de l'avenir. Nous avons la chaleur fraternelle d'une communauté unie, mais pas le savoir nécessaire pour profiter de l'évolution de ces jours nouveaux. Nous attendions sans trop savoir qui, et surtout comment. Mais une bonne fée s'est penchée sur nos vies et nous avons la chance de compter parmi nous un être qui allie la chaleur fraternelle, la simplicité du don à autrui et la compétence nouvelle qui nous faisait tant défaut. Qui de nous ignore cet apport de tous les jours lorsque nous sommes dans le besoin ? Dans l'incompréhension face au désir de vivre le modernisme ? Nous avons l'énergie, nous voulions les machines du progrès, mais il nous manquait la technique. En tant que maire de notre petite ville, j'ai la grande joie ce soir de présider une rencontre qui marque un grand moment de notre histoire. Car nous fêtons cet homme, jeune, qui a su nous apporter la technique dans la fraternité qui nous est si chère. Il est aimable, serviable et surtout, électricien. Que demander de plus ? Pour l'instant, rien ! Mais je sais déjà que parmi vous, certains lui destinent des fonctions plus élevées à la municipalité et, pourquoi pas, au département ? Ce n'est pas moi qui lui ferais obstacle. Il est vrai qu'à ses côtés, sa généreuse femme, le seconde harmonieusement tout en participant aux aides sociales de la commune, ce dont nous avons tant besoin. Vous excuserez mon discours un peu long, mais il est à l'image de la joie qui m'habite ce soir. Aussi, sans plus attendre, je vous demande d'honorer comme nous savons le faire ce jeune couple admirable qui fait notre bonheur depuis plusieurs années. Ils nous reçoivent dans ce nouvel entrepôt qui est la marque de leur réussite sociale. Pour la circonstance, j'ai convié notre photographe afin d'immortaliser cet instant. Avant de prendre le verre de l'amitié, je vous invite à un rassemblement devant l'entrée afin de satisfaire au cliché historique.

L'assistance applaudit ces phrases éloquentes auxquelles elle n'est pas habituée, mais s'y soumet volontiers. Dehors, tout le monde s'empresse dans un joyeux désordre autour des jeunes récipiendaires qui ne s'attendaient pas à tant d'éloges. Le photographe demande un peu d'ordre. Il prend soin de cadrer tout le monde car le cliché est destiné à la presse régionale, mais surtout, il soigne particulièrement l'enseigne du nouvel entrepôt :

**ELECTRICITE MODERNE
S.A.R.L GABY ROBERT**

Quelques jours plus tard, le conseil municipal est réuni. Outre quelques affaires courantes, il se tient pour un sujet grave qui les touche tous. En effet, dans une petite ferme en haut du bourg, il se passe des choses, comme ils disent. Depuis quelque temps, surtout le samedi soir et tard dans la nuit, un manège incessant perturbe la tranquillité de la commune. Des voitures circulent à tombeaux ouverts. Des musiques tonitruantes réveillent la nuit. Et surtout, des créatures inconnues, trop voyantes, descendent dans la journée faire leurs emplettes. En clair, la prostitution a traversé le Rhône depuis les grandes villes et s'installe sans prévenir, avec un zeste d'impudeur, sur les paisibles collines aux fragrances ardéchoises.

- En qualité de Maire et de citoyen, je ne peux accepter cette invasion. A tous points de vue il est intolérable que nous laissions cette pratique se développer chez nous. La population, et surtout nos enfants, n'a pas à avoir ce spectacle sous les yeux. Il y a des quartiers pour ça ! Lorsque j'étais jeune, nous allions à Valence ou à Montélimar, c'était bien, on rigolait ; mais ici, non ! Ce n'est pas possible !

- Evidemment, la prostitution, c'est toujours pour les autres. Le tout est qu'elle soit cachée, à nous servir, sans nous embêter.

- Bien sûr, Robert, tu as raison ! Toi qui viens de Marseille, tu es de mon avis ? Tu sais bien qu'il faut des quartiers pour ça !
- De ton avis ? Certainement pas ! Ce que je crois ? C'est que le monde est ainsi fait. Il accepte l'inacceptable du moment que cela ne se passe pas chez lui. Il faudrait... oui, il faudrait... mais nous sommes trop lâches et personne n'ose agir.
- Mais Robert ! Si nous sommes là ce soir, c'est précisément pour agir. Ce n'est pas de la lâcheté ! Si nous laissons la prostitution s'installer dans le bourg, c'est la catastrophe. Les gens vont partir. Mais par contre, c'est toute une clique d'indésirables qui va rappliquer. Tu imagines ?
- Oui ! Très bien, un peu comme toi quand tu allais avec ta clique à Valence ou à Montélimar.
- Oui, mais ce n'était pas pareil.
- Ailleurs, ce n'est jamais pareil !
- Mais enfin, je ne te comprends pas ! Si ta femme t'entendait, elle te parlerait des gosses qu'elle aide à l'école communale. Quel exemple auraient-ils sous les yeux ? Et puis, il y a toutes les familles. Rien que pour elles, la municipalité ne peut pas accepter ça ! C'est intolérable ! Vraiment je ne te comprends pas ! Tu ne veux pas faire quelque chose avec nous ?
- Moi ? Faire quelque chose ? Il y a longtemps... j'ai essayé...
-

*Comme le scorpion, mon frère.
Tu es comme le scorpion
dans une nuit d'épouvante.
Comme le moineau, mon frère.
Tu es comme le moineau
dans ses menues inquiétudes.
Comme la moule, mon frère.
Tu es comme la moule
enfermée et tranquille.
Tu es terrible, mon frère,
comme la bouche d'un volcan éteint.
Et tu n'es pas un, hélas,
tu n'es pas cinq,
tu es des millions.
Tu es comme le mouton, mon frère.
Quand le bourreau habillé de ta peau.
Quand le bourreau lève son bâton.
Tu te hâtes de rentrer dans le troupeau,
et tu vas à l'abattoir en courant presque fier.
Tu es la plus drôle des créatures en somme.
Plus drôle que le poisson qui vit dans la mer,
sans savoir la mer.
Et s'il y a tant de misère sur terre,
c'est grâce à toi, mon frère.
Si nous sommes tirillés, épuisés.
Si nous sommes écorchés jusqu'au sang,
pressés comme la grappe pour donner notre vin.
Irai-je jusqu'à dire que...
C'est de ta faute ?
Non ! Mais tu y es pour beaucoup... Mon frère !*

Nazim HIKMET

FIN